

JOURNAL DES JOURNÉES N°93

Le vendredi 19 février 2010, édition de 16h 10

« *Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne*

dans l'œuvre continuée de Babel,

et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. »

Jacques Lacan, *Écrits*, p. 321

vers Rennes 2010 :

Au début du XXI^e siècle, comment naît le désir de l'analyste

le calendrier et l'appel à projets pour les journées de rennes, ainsi que la composition du comité projet également ci-dessous, établis par Jacques-Alain Miller et Sophie Marret, sont consultables sur le blog de Rennes, en page d'accueil :

<http://rennes2010.wordpress.com/>

RENNES 2010 :

COMMENT NAÎT LE DÉSIR DE L'ANALYSTE

par Marie-Odile Nicolas

J'avais envoyé un billet dans le Journal des Journées n° 19, évoquant le désir, dès les premières heures, de témoigner aux Journées de l'École à Paris, avec l'effet de dévoilement dans la cure d'un *se mettre au travail pour... l'Autre*, qui m'avait fait suspendre ce moment au bénéfice de la cure. Le temps est venu de tenter de mettre en écriture ce qui part d'un vouloir être, névrotique, pour rencontrer la question du désir de l'analyste.

J'étais venue à l'analyse avec un symptôme, pour m'en débarrasser, aucunement avec l'idée d'en faire ultérieurement mon activité professionnelle. Après huit années, un

désir fort surgit un jour : je veux être analyste. C'était au siècle dernier. Je n'avais pas repéré, à ce moment là, la répétition de mon mode de réglage à l'Autre qui enkystait la jouissance sous le syntagme « éternelle apprentie ». C'était un désir soutenu par le fantasme.

L'analyse dévoila progressivement la fonction de cette identification qui m'assurait d'avoir toujours l'Autre sous la main. Dans la vie, cela perdit de son attrait sauf dans le champ du savoir où je n'avais de cesse d'être en formation, mais sans risquer jamais de perdre ma place car je ne faisais que des formations non qualifiantes dans mon champ professionnel.

Apprenti analyste, tel était le nouvel arrangement inconscient du sujet avec le réel du non-rapport. À la place du trou, un Autre hors sexe qui ne me lâcherait jamais puisque la formation est sans fin. Être le petit phallus de l'Autre, voilà qui se condensait dans ma pratique professionnelle. Dans les premiers temps de cette pratique, le contrôle et l'analyse permirent d'y repérer une jouissance opaque. Le « vous allongez déjà ! » qui clôtura une séance où je parlais de mon embarras avec une patiente, la mit à nue.

De retour sur le divan, face à mon tribunal de l'Autre, ce n'était pas tant la culpabilité que la honte au regard de la jouissance qu'il ne faut pas, qui était présente. Je n'étais pas ignorante pourtant de ce leurre identificatoire, l'analyse avait déjà creusé son sillon. Non dupe sans doute, mais prise dans les rets. Cet acte de l'analyste marqua une rupture, radicale, au regard d'une identification à l'analyste, impasse œdipienne. Cela surgit pour moi, sous la forme d'une impossibilité structurale : « il n'y a pas d'image de l'analyste ».

Bien après, quand le fantasme eut perdu de sa brillance, quand il fut devenu ritournelle vide qui ne protégeait plus le sommeil, surgit l'angoisse. Les objets vinrent occuper le trou, semblants de réel. L'aperçu du vide, de l'impossible à représenter, donna la valeur de construction du montage pulsionnel qui passe par l'Autre, irréductible arrangement avec le vivant, clocherie singulière.

Il n'y a pas d'être de l'analyste. C'est une place, une fonction, un signifiant sous lequel on se range à l'occasion. Mais d'être ? Rien à l'horizon. Lors des Journées de novembre 2009, les témoignages nous ont bien fait entendre qu'« être psychanalyste, ce n'est jamais que travailler à le devenir »[1].

S'il n'y a pas d'être de l'analyste, il y a un désir. Mais *quid* de ce désir ? Ce n'est pas un *Wunsch* du moi, il ne vise aucun bien. Ce n'est pas un désir du sujet, ça le traverse. Alors ? À ce point, je suis ramenée à ce par quoi j'ai introduit cet écrit. Il faut refaire un tour par le lien à l'École, qui, tant qu'il était désir de l'Autre, ne faisait pas question. Faire demande d'entrer à l'École était une visée, avec son poids d'idéal. Mais dans ce temps de

l'écriture au Journal des Journées, quand le sujet s'est trouvé déshabité de ce dont il se vouait à incarner le manque, il s'en est trouvé embarrassé, empêché : demander, ne pas demander. Au-delà des rationalisations, toutes plus vraies les unes que les autres qui maintenaient l'indécidable, il a fallu que ça tranche, du côté de l'être : pas être le phallus attendu, mais s'avancer avec sa castration, c'est-à-dire son désir.

La psychanalyse comme cause, c'est l'effet d'une cure et l'objet qui coopte les membres épars de l'École. Le désir de l'analyste ne peut être que le produit de la cure, l'effet du consentement de l'analysant à l'impossible et au mode d'arrangement du parlêtre qu'il est avec sa jouissance. Un nouveau rapport avec la jouissance qui porte à conséquences.

Pratique analytique et désir de l'analyste ne sont pas toujours syntones...

[1] Miller J.-A., *Présentation du thème des Journées de l'ECF 2009*, Lettre Mensuelle, n° 279, juin 2009, p. 2-7.

www.causefreudienne.org

ECF 1 rue Huysmans paris 6è Tél. + 33 (0) 1 45 49 02 68